



Il y avait deux arbres

au jardin d'Éden...

Symboles de vie, mais aussi de cultes païens, les arbres de la Bible ont nourri l'imaginaire chrétien. Périple botanique du Proche-Orient ancien à l'Occident moderne.

Le jardin d'Éden (huile sur tilleul, Lucas Cranach l'Ancien, 1530).

Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. Il fit germer du sol tout arbre d'aspect attrayant et bon à manger, l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais » (Genèse 2, 7-8). C'est à l'ombre des arbres que la Bible nous raconte la création du monde et de l'humanité par Yahvé, le dieu des Hébreux. On connaît la suite : le fruit défendu, le serpent, l'expulsion d'Adam et Ève hors du paradis, l'humanité rescapée du Déluge, puis le périple mouvementé des enfants d'Israël, partis de Mésopotamie et réduits en esclavage en Égypte, qui errent dans le Désert durant quarante ans avant de s'installer au pays de Canaan, la Terre promise par le dieu Yahvé, sur les rivages de la Méditerranée orientale... Tout du moins on croit la connaître. Car les textes de l'Ancien Testament, composés en hébreu ancien à partir du X^e siècle av. J.-C., comme ceux du Nouveau Testament, écrits en grec ancien entre 50 et 130 apr. J.-C., ouvrent bien des interprétations. Et les arbres qui émaillent ces récits fondateurs du christianisme occupent un statut ambivalent, tantôt symbole de vie, de lien avec la divinité, tantôt symbole d'idolâtrie.

« L'Ancien Testament mentionne le mot ets, signifiant parfois arbre, parfois bois, plus de 140 fois et on y rencontre une vingtaine d'arbres différents », relève la spécialiste de la Bible Catherine Vialle, professeure à l'université catholique de Lille. « Parmi eux se détachent les arbres cultivés dans l'Antiquité pour leurs fruits, l'olivier, le figuier, la vigne



Les défunts Sennedjem et son épouse recevant des offrandes de la déesse Nout, protectrice des morts, unie au divin et imputrescible sycamore (tombeau de Sennedjem, XIX^e dynastie).

ginaire occidental ; un rapprochement reposant sur l'homonyme « malus », qui signifie à la fois « pommier » et « mal » en latin. « Mais au jardin d'Éden, c'est plutôt la finalité des arbres qui fait sens, reprend Catherine Vialle. Dieu les crée pour le plaisir des yeux et du palais des humains ; leurs fruits constituent même leur alimentation de base puisqu'au commencement, Adam et Ève, comme les animaux, sont végétariens (Genèse 1, 29-30). En chargeant le couple biblique de garder et de cultiver le jardin d'Éden (Genèse 2,15), Yahvé souligne leur responsabilité sur la nature et valorise leur travail.

Une tradition tenace a fait de l'interdiction divine de toucher aux fruits de l'arbre de la connaissance une mise en garde contre le savoir, la science. Mais selon une traduction possible de l'hébreu, ce passage de la Genèse fait plutôt référence à "l'arbre du connaître bien et mal". Entendez : l'homme doit appréhender son environnement à la manière de Dieu et non à la manière du serpent, marquée par son désir de tout s'appropriier. L'image de l'arbre de la connaissance pourrait ainsi s'avérer un garde-fou contre une exploitation effrénée de la création. »

DE L'ARBRE DE VIE AU BOIS DE LA CROIX

Quant à l'arbre de vie de la Bible, il est loin d'être un cas unique au Proche-Orient ancien. Dans ces paysages désertiques, où les rares arbres servent de repères pour s'orienter, offrent leur ombrage et signalent la présence d'eau, les peuples contemporains des Hébreux associent en effet les arbres à la symbolique de la vie et de la régénérescence. Le récit de la Genèse s'inspire en de nombreux points de l'épopée babylonienne de Gilgamesh, où le héros part en quête d'un arbre qui donne la vie éternelle, le trouve et se le fait voler par un serpent. En Égypte pharaonique, les déesses Nout puis Hathor étaient fréquemment représentées sous la forme d'un arbre, assurant le boire et le manger aux défunts. La déesse phénicienne de la fertilité Tanit était personnifiée par un palmier dattier. Pour les

LA TRADITION A ASSIMILÉ L'ARBRE DE LA CONNAISSANCE À UN FIGUIER, UN DATTIER, PARFOIS UN CITRONNIER

et ceux exploités pour leur bois, le cèdre, le chêne, le térébinthe. En revanche, rien dans le texte n'indique à quoi ressemblent les arbres mythiques du jardin d'Éden ». La tradition ancienne a assimilé un temps l'arbre de la connaissance du bien et du mal, à l'origine de la chute, à un figuier, un dattier, parfois un citronnier. Ce n'est que tardivement, au Moyen Âge, que s'est fixée l'image du pommier dans l'ima-

Assyriens, les grands arbres symbolisaient la royauté... « En Canaan et en Israël, des arbres vivants et taillés ont aussi été adorés comme symbole de la déesse de la fertilité Ashéra, explique Catherine Vialle. Plusieurs passages de la Bible mentionnent ces "asherim", plantés près de bosquets d'arbres verdoyants, que les prophètes dénoncent sans relâche



Le Seigneur apparaît à Abraham sous la forme de trois anges sous le chêne de Mambré (mosaïque byzantine de la chapelle palatine de Palerme, 1140-70).

comme des cultes idolâtres. Mais fait troublant : deux inscriptions retrouvées dans les années 1970 dans l'ancien royaume de Juda, à Kuntillet Ajrud et à Khirbet el-Qôm et datées du IX^e siècle av. J.-C., mentionnent côte à côte Ashéra et YHWH, le dieu Yahvé. »

Vestige d'une époque antérieure au monothéisme strict ? Dans la Bible, l'arbre s'avère, avec le désert et la montagne, le cadre privilégié de la relation de l'homme avec Dieu. Les grandes rencontres se font souvent sous son ombrage. Abraham reçoit trois mystérieux visiteurs sous le chêne de Mambré

(Genèse 18, 1-16). Nathanaël médite sous un figuier lorsque Jésus « le voit » (Jean 1, 47-50). L'arbre est aussi un lieu propice à l'appel et au choix, « certains destins bibliques s'y jouent de manière décisive », relève Catherine Vialle. On pense immédiatement à Zachée le perceur, dont la vie bascule sur le sycamore qu'il a escaladé pour apercevoir Jésus (Luc 19, 1-10). Mais aussi au térébinthe sous lequel « l'ange du Seigneur vint s'asseoir » et appeler le juge Gédéon à la tête des troupes qui délivreront Israël de Madian (Juges 6). Le juste, le sage qui suit l'enseignement du Seigneur est lui-même comparé

Un arbre de Jessé représente la généalogie présumée de Jésus à partir du nombril de Jessé, père du roi David (miniature in *La Bible de Sens*, XIV^e siècle).



à un arbre : « Il est comme un arbre planté près des ruisseaux / Il donne du fruit en sa saison / et son feuillage ne flétrit pas » (Psaume 1, 3).

À partir du II^e siècle, les Pères de l'Église s'emploient à commenter le message de la Bible. La mort de Jésus sur la croix, d'abord perçue comme une malédiction, un traitement infamant, retient en particulier leur attention. « Né en Grèce, devenu évêque de Lyon, Irénée (130-202) est un des premiers à faire le lien entre l'arbre de vie du jardin d'Éden, à l'accès désormais interdit, et le bois de la croix, par lequel le salut arrive. Le jardin des Oliviers, théâtre de l'agonie du Christ, devient l'antithèse du jardin d'Éden, le lieu où le nouvel Adam commence la nouvelle Création », décrypte Catherine Vialle. Saint Jérôme (347-420), qui traduit les Évangiles en latin à la demande du pape, contribue à diffuser ce message. Symbolisant à la fois la mort du Christ, sa résurrec-

tion et celle des fidèles, la croix-arbre de vie en vient au Moyen Âge à résumer toute l'histoire du salut. Les représentations de croix feuillues se multiplient dans le monde chrétien médiéval (voir encadré). Parmi ces représentations, le motif de l'arbre de Jessé, prisé des artistes-verriers du Moyen Âge, orne en majesté les vitraux des églises ; on le retrouve notamment dans la cathédrale de Chartres. Tel un arbre généalogique, cet arbre émergeant du nombril, de la bouche et des flancs de Jessé, père du roi David, porte sur ses branches les rois de Juda, ancêtres terrestres du Christ.

L'ENVERS DU MONDE CIVILISÉ

Dans l'Occident médiéval, la perception de l'arbre reste pourtant duale. La forêt représente souvent l'envers du monde civilisé, un lieu de ténèbres. Défricher ces espaces sauvages pour nourrir la population, qui double en Europe entre le XI^e et le XII^e siècle, devient une œuvre de civilisation qui rapproche de Dieu. « L'Église lutte contre les anciennes croyances païennes, les arbres sacrés, les arbres à fées pour les détourner à son profit, semant les forêts de croix, de calvaires, de chapelles, elle distingue les "bons arbres" et les "bons fruits", issus du travail de l'homme, des "fruits sauvages", comme les châtaignes, a priori suspects », note la spécialiste de l'histoire des forêts Andrée Corvol dans *L'arbre en Occident*. La taille des arbres symbolise la canalisation de l'instinct, la progression de la vraie foi. Le tilleul, jugé bénéfique et associé au Sacré-Cœur et à l'amour divin en raison de la forme de ses feuilles, veille à la porte des chapelles. L'if, symbole de vie éternelle, dont la sève rouge rappelle le sang du Christ, est affecté à l'entrée des cimetières. D'autres arbres sont jugés maléfiques, comme le peuplier et l'aulne, associés aux lieux marécageux et aux fièvres, ou le noyer, surnommé « l'arbre de Satan » et réputé égoïste car rien ne pousse autour de lui. On le sait aujourd'hui, ses feuilles, lorsqu'elles tombent, imprègnent en effet le sol d'une substance herbicide, la juglone.

À l'aube du XII^e siècle, de nouveaux ordres religieux se démarquent pourtant. Les Cisterciens fondent des monastères au cœur de forêts le moins accessible possible. Paradoxalement, ces espaces où vivent les bêtes sauvages incarnent pour eux le désert, le don que Dieu a fait aux hommes pour exprimer la perfection et la beauté de l'univers. Ces moines, qui expriment leur foi à travers le travail manuel, développent une habile gestion de leur patrimoine forestier, mais aussi une spiritualité qui valorise la forêt et encourage à offrir sans rien attendre en retour. « Les forêts », écrit saint Bernard en 1124, *t'apprendront plus que les livres. Les arbres et les rochers t'enseigneront des choses que ne t'enseignent pas les maîtres de la science*. En Allemagne,

l'abbesse bénédictine Hildegarde de Bingen (1098-1179) s'attache, elle, à décrire les plantes et leurs propriétés pharmacologiques et alimentaires dans son encyclopédie *De la nature*. Un siècle plus tard, François d'Assise (vers 1181-1226) enflamme les esprits en prônant la réconciliation de l'homme avec la nature. Retiré à la fin de sa vie dans la forêt de l'Alverne, en Toscane, il parle aux arbres, aux oiseaux, aux loups comme Jésus qui passa quarante jours au désert avec les bêtes sauvages et les anges (Marc 1, 12-15).

ÉCOLOGIE CHRÉTIENNE

Au XVIII^e siècle, les connaissances sur les végétaux progressent à grands pas, portées par l'esprit des Lumières. Si, parmi les savants et les agronomes, des voix remettent en cause le principe d'une nature créée *ex nihilo*, la plupart considèrent que Dieu a doté l'homme de la raison pour accéder librement au message de l'Évangile. « *Deus creavit, Linnaeus disposuit* » (Dieu a créé le monde, Linné l'a mis en ordre), affirme ainsi (assez immodestement !) le médecin et botaniste Carl von Linné (1707-1778). Le système ingénieux de classification des arbres et des plantes basé sur le genre et l'espèce que met au point ce fils de pasteur suédois repose encore sur le principe que toutes les espèces sont apparues en même temps et que celles-ci sont fixes. Nourrie par les observations de nombreux biologistes, la classification de Linné va pourtant rester en vigueur jusqu'à la fin des années 1960. Au XIX^e siècle, des philosophes imprégnés de culture chrétienne appellent à un respect scrupuleux de la nature sauvage ; l'Américain Henri-David Thoreau (1817-1862) la voit comme un antidote à la décadence de la civilisation et à la corruption sociale. Mais si, au cours des dernières décennies, la forêt s'est re-

LE PAPE FRANÇOIS APPELLE À LA SAUVEGARDE DE NOTRE MAISON COMMUNE, NOTRE PLANÈTE

chargée d'une vague religiosité, c'est plutôt au profit de cultes ancestraux, plus proches du chamanisme que du christianisme.

Depuis le milieu du XX^e siècle, nombre d'écologistes, l'Américain Lynn White en tête, reprochent en effet à la Bible son caractère anthropocentrique et jugent que le christianisme a une responsabilité dans la crise écologique. Incriminé en premier lieu, le fameux verset de la Genèse « *Remplissez la terre et soumettez-la !* » (Genèse 1, 28). Erreur d'interprétation des textes anciens, répond le pape François – alias Jorge Bergoglio, qui a adopté pour son pontificat le prénom de François d'Assise et s'est fait le plus fervent promoteur de l'écologie intégrale avec son *Encyclique sur l'environnement*, publiée en 2015. Dans ce texte « coup de poing », il déplore la déforestation des forêts d'Amazonie et du bassin du Congo et appelle tous les hommes de bonne volonté à « *la sauvegarde de la maison commune, notre planète* ». En 2019, le Pape a même convié des représentants des peuples indigènes d'Amazonie à symboliquement planter un chêne vert dans les jardins du Vatican.

Avec l'accélération du réchauffement climatique, n'est-on pas en train d'assister à l'émergence d'un nouveau grand récit mythologique, de type apocalyptique : celui du paradis perdu par la faute humaine et de la mort de la civilisation ?

Pascale Desclos

Khatchkar (stèle sculptée d'une croix) dans la province de Loré, au nord de l'actuelle république d'Arménie.

Arménie, le pays où les croix bourgeonnent

Sur les rives d'altitude du lac Sevan ou sur les plateaux rocaillieux des monts Caucase, au pied des monastères médiévaux, dans les cimetières aux herbes folles ou au bord des chemins... Quiconque voyage en Arménie croise les *khatchkars* (de *khatch*, croix et *kar*, pierre en arménien). Ces stèles funéraires frappées d'une croix, sculptées par dizaines de milliers depuis le IX^e siècle, ont une particularité : jamais le Christ n'y est représenté en souffrance. Tels des arbres, les

croix s'ornent au bout de leurs bras évasés de bourgeons, de feuilles et de fruits stylisés, tels les raisins ou la grenade. Du pied partent des pousses feuillues qui remontent vers le ciel. « Ce symbole de vie éternelle souligne l'aspect divin du Christ plutôt que sa nature humaine, explique Patrick Donabédian, spécialiste de l'art médiéval arménien. C'est aussi un fort marqueur identitaire de la chrétienté arménienne, qui a dû au fil des siècles s'affirmer face à l'islam tout en restant à part dans le monde latin/byzantin. »

